

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Journal «*Le Monde*»

Enlèvement en Amérique centrale

En un peu plus d'un an, la crainte a succédé à l'espoir en Amérique centrale. Au moment même où, sur d'autres fronts, la voie d'un règlement pacifique des conflits semble possible, le plan de paix présenté le 7 août 1987 par le président du Costa-Rica s'enlise dangereusement.

L'approbation par le Sénat américain, le mercredi 10 août, d'une poursuite de l'aide humanitaire de 27 millions de dollars à la Contra antisandiniste n'est pas de bon augure, même si cette décision - qui doit encore être approuvée par la Chambre des représentants - est avant tout le reflet d'un affrontement pré-électoral entre démocrates et républicains.

Il y a en effet plus grave. Le dialogue entre les autorités nicaraguayennes et la Contra est, pour l'heure, au point mort. Après une période d'ouverture, le gouvernement de Managua semble être revenu à une position plus dure, multipliant arrestations et fermetures d'organes de presse.

La Contra poursuit le combat, malgré le cessez-le-feu prolongé unilatéralement par les sandinistes, et les nombreux appels désespérés de M. Arias, lauréat du prix Nobel l'année dernière pour son action, n'ont reçu aucun écho. Plus encore, la récente tournée dans la région du secrétaire d'Etat américain George Shultz a mis en évidence les divisions au sein même des pays signataires du plan de paix.

L'échec des pourparlers s'accompagne, en plus, d'une dégradation sensible de la situation interne dans la quasi-totalité des pays de l'isthme. Qu'il s'agisse du Guatemala, confronté à des risques de coup d'Etat militaire, du Salvador, où l'extrême droite et la guérilla relèvent la tête alors que le président Duarte souffre d'une maladie incurable, sans parler du Panama, victime d'un affrontement interminable avec les Etats-Unis par son « homme fort » interposé.

Même dans le tranquille Costa-Rica, le président Arias, hier héros d'un plan régional, rencontre des difficultés politiques de plus en plus grandes au sein de son parti et du gouvernement.

Les Etats-Unis ne font plus comme autrefois la loi dans leur « arrière-cour », mais ils sont les seuls à y intervenir, à temps et à contretemps, avec une seule obsession : mettre à genoux le gouvernement sandiniste. Elle est avant tout le fait du président actuel, dont le règne touche à sa fin. Et il est évident que si M. Michael Dukakis devait être appelé à lui succéder, les choses se présenteraient différemment.

En attendant, les chances paraissent faibles de voir le plan de paix adopté l'an dernier - malgré l'opposition de la Maison Blanche - déboucher à brève échéance sur un accord comparable à ceux qui viennent de mettre fin aux conflits du Golfe et de l'Afrique du Sud-Ouest.

La violence en Irlande du Nord

Lire page 5 l'article
de notre envoyé spécial

Des dizaines de morts à Rangoun

L'opposition armée au régime militaire ne cesse de s'étendre en Birmanie

L'agitation antigouvernementale a pris un tour nouveau en Birmanie, le mercredi 10 août. Pour la première fois depuis le début des affrontements, lundi, les opposants au régime militaire ont fait usage d'armes, saisis dans des commissariats de police. Les combats auraient fait une centaine de morts dans la seule ville de Rangoun. Ils s'étendent en province où, selon des sources diplomatiques, plusieurs

unités auraient refusé d'ouvrir le feu contre les manifestants, tandis que des soldats auraient déserté. La tension restait grande jeudi dans la capitale birmane, où des groupes d'opposants harcelaient les forces de sécurité. Des avions militaires ont survolé le faubourg d'Okkapala-Nord, et lâché des tracts dans lesquels l'armée menace de bombarder le quartier si la population continue de résister.

Les combats ont été violents à Rangoun, notamment dans les banlieues populaires, particulièrement touchées par la hausse vertigineuse du prix du riz (+ 400 % depuis le début de l'année). Des dizaines de milliers de manifestants, en petits groupes, ont, selon un témoin suisse, « joué au chat et à la souris » avec les quelque huit mille soldats qui quadrillent la ville. Dans certains quartiers, les émeutiers ont abattu des arbres pour édifier des barricades.

Le bilan officiel est lourd : selon Radio-Rangoun, il est de trente-trois morts et cinquante-neuf blessés ; six policiers ont été tués, dont trois décapités, lors de la prise de leur commissariat. Mais, de source étrangère à Rangoun, on donne le chiffre d'au moins cent morts et de milliers d'arrestations.

Les témoignages parvenus à Bangkok font état de tirs d'armes automatiques et de fusils-

mitrailleurs contre les manifestants. Des soldats ont mitraillé une file de gens faisant la queue pour donner leur sang, les prenant à tort pour des opposants. D'autres ont pénétré à l'intérieur de l'hôpital général de Rangoun pour exiger du personnel qu'il leur remette les blessés. Après leur refus, ils ont ouvert le feu, tuant et blessant plusieurs personnes. Les manifestants, pour leur part, ont incendié trois commissariats, des bus, des bâtiments officiels et arraché des rails de chemin de fer. Des violences se poursuivent également en province.

Des rares touristes encore à Rangoun sont expulsés les uns après les autres avant l'expiration de leur visa, certains même après avoir été détenus quelques heures par la police. Mardi, des soldats avaient interpellé l'attaché militaire britannique qui prenait des photos, avant de le relâcher. Mer-

credi, ils ont tiré sur la voiture d'un diplomate américain qui avait été contraint par des manifestants à transporter des blessés. Devant la gravité de la situation, Washington a décidé de fermer temporairement son ambassade à Rangoun.

Selon certaines informations, les principaux dirigeants du régime du président Sein Lwin se sont réunis toute la nuit dans un bâtiment officiel du centre de la capitale. Des employés sont venus dans un hôtel voisin pour emprunter des matelas. Des sources birmanes indiquent que le chef de l'Etat dirigeait personnellement la répression de son quartier général, situé à la mairie. L'unité chargée du maintien de l'ordre à Rangoun, la 22^e division d'infanterie légère, passe pour lui être très fidèle.

P. de B.

(Lire la suite page 4.)

Enjeu des négociations entre l'Iran et l'Irak

La rivière des Arabes

Les premiers détachements de « bérets bleus » de l'ONU arrivés à Bagdad et à Téhéran ont commencé les préparatifs de leur mission de contrôle de la cessez-le-feu, qui deviendra officiel le 20 août. M. Rafsanjani, commandant en chef de l'armée iranienne, a rappelé, le mercredi 10 août, que son pays exigeait que l'Irak soit « puni » pour avoir déclenché la guerre.

Le Chat-Al-Arab (la rivière des Arabes) ou Arvand Roud en persan : ces deux termes désignent le même fleuve, celui qui forme, en mêlant leurs eaux, le Tigre et l'Euphrate avant de se perdre dans celles du Golfe. Le Chat-Al-Arab fut à la fois le prétexte immédiat de la guerre et l'un de ses enjeux. Huit ans plus tard, son statut politique et légal demeure en question. Tout porte donc à croire que ce fleuve litigieux nourrira l'un des plus difficiles « dossiers de la paix » parmi ceux que les négociateurs iraniens et irakiens examineront à Genève à partir du 25 août.

Long de 255 kilomètres et large de 500 mètres en moyenne, coulant dans un vaste delta marécageux, le Chat-Al-Arab est plus qu'un fleuve (1). C'est aussi, depuis toujours, une frontière politique, historique et culturelle entre deux empires - l'Ottoman et le perse - deux mondes - l'arabe et l'aryen (malgré la présence à l'est du fleuve de 2 millions d'Arabes au Khouzistan iranien), deux légitimités musulmanes, l'une sunnite, l'autre chiite. Comment s'étonner que le Chat-Al-Arab ait, au fil des siècles, plus divisé qu'uni ses riverains ?

Perses et Ottomans délimitent pour la première fois la frontière fluviale en 1847, la souveraineté sur le Chat-Al-Arab revenant aux seconds. Après la découverte des premiers champs pétroliers au début du siècle et l'essor du trafic portuaire, le tracé est modifié en 1914 aux termes du protocole de Constantinople.

JEAN-PIERRE LANGELLIER.

(Lire la suite page 3.)

(1) Lire *Fronts et Frontières* de Michel Foucher, Fayard, pp. 320-330.

Un entretien avec le président d'Air France

L'obsession de la sécurité aérienne

Le gouvernement s'impatiente des lenteurs des enquêtes sur les accidents ferroviaires et aéronautiques de l'été. Il voudrait pouvoir annoncer des mesures propres à mettre fin à la « série noire » des dernières semaines. M. François Mitterrand a reçu, le 11 août, M. Delebarre, ministre des transports, à ce sujet, et lui a demandé de faire preuve d'« une grande sévérité ».

Le président de la SNCF a fait les frais de cette impatience, mais Air France aussi se trouve dans le collimateur. On y attend, pour le 15 septembre, les conclusions des recherches en cours.

M. Jacques Friedmann, président du conseil d'administration d'Air France, se défend vigoureusement contre les accusations de mollesse. « J'ai suspendu, dès le lendemain de l'accident, les participations de nos avions à des meetings aériens et, dans mon esprit, cette mesure est définitive, déclare-t-il. J'ai découvert à cette occasion que notre compagnie mettait sa

fierté à promouvoir l'aéronautique française et les avions français. Elle avait commencé avec Caravelle, continué avec le Concorde. Il lui semblait normal de présenter son nouvel Airbus. Ce n'est pourtant pas notre métier. Dans l'état de pénurie en hommes et en machines où nous nous trouvons, face à une demande croissante, nous avons mieux à faire que de réaliser des baptêmes de l'air. »

Toutefois, M. Michel Delebarre a eu des mots très durs sur la légèreté dont avait fait preuve Air France. « Ce n'était pas un vol de meeting, réplique M. Friedmann. Comme je l'ai dit au ministre, c'était un vol tout à fait étudié qui aurait dû se dérouler sans problème. » M. Friedmann ne veut pas aller plus loin dans l'analyse des responsabilités tant que les enquêtes en cours n'auront pas été closes. « En plus de l'enquête spécifique sur l'accident lui-même, j'ai aussi chargé M. René Pioger, inspecteur général du personnel navigant, de réaliser une étude approfondie sur les procédures de sécurité en vigueur et sur leur application.

Propos recueillis par ALAIN FAUJAS.

(Lire la suite page 16.)

des livres qui vous montrent ce que les autres livres vous racontent



"C'est si beau, si riche, si séduisant qu'aucune personne dotée de deux yeux ne peuvent raisonnablement y résister".

TELERAMA

"Des remarquables photographies mises en valeur par un texte clair et vivant".

Télé 7 Jours

LES YEUX DE LA DECOUVERTE

Une encyclopédie visuelle
qui s'adresse à tous.

Gallimard

Albums reliés à couverture cartonnée.
Prix de lancement : 85 F jusqu'au 31/08/88.

Le Monde LIVRES

- Francis Ponge, l'artisan du mot, par Serge Koster.
- Les dimanches siciliens de Vitaliano Brancati.
- *Le Dit du Genji*, ou la vie de cour dans l'ancien Japon.
- *Lettres d'Amérique latine* : Julio Cortazar, Roberto Juarroz, Fernando Butazzoni.
- François Augiéras, l'écrivain masqué ; Les spectres d'Henri Thomas.
- La mort de Raymond Carver, par Jean Vautrin.

Pages 9 à 12

Chronique de 1789

La Grande Peur

Page 2

M 0147 - 08120 - 4,50 F



Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Une ou plusieurs pages sont omises
ici volontairement.

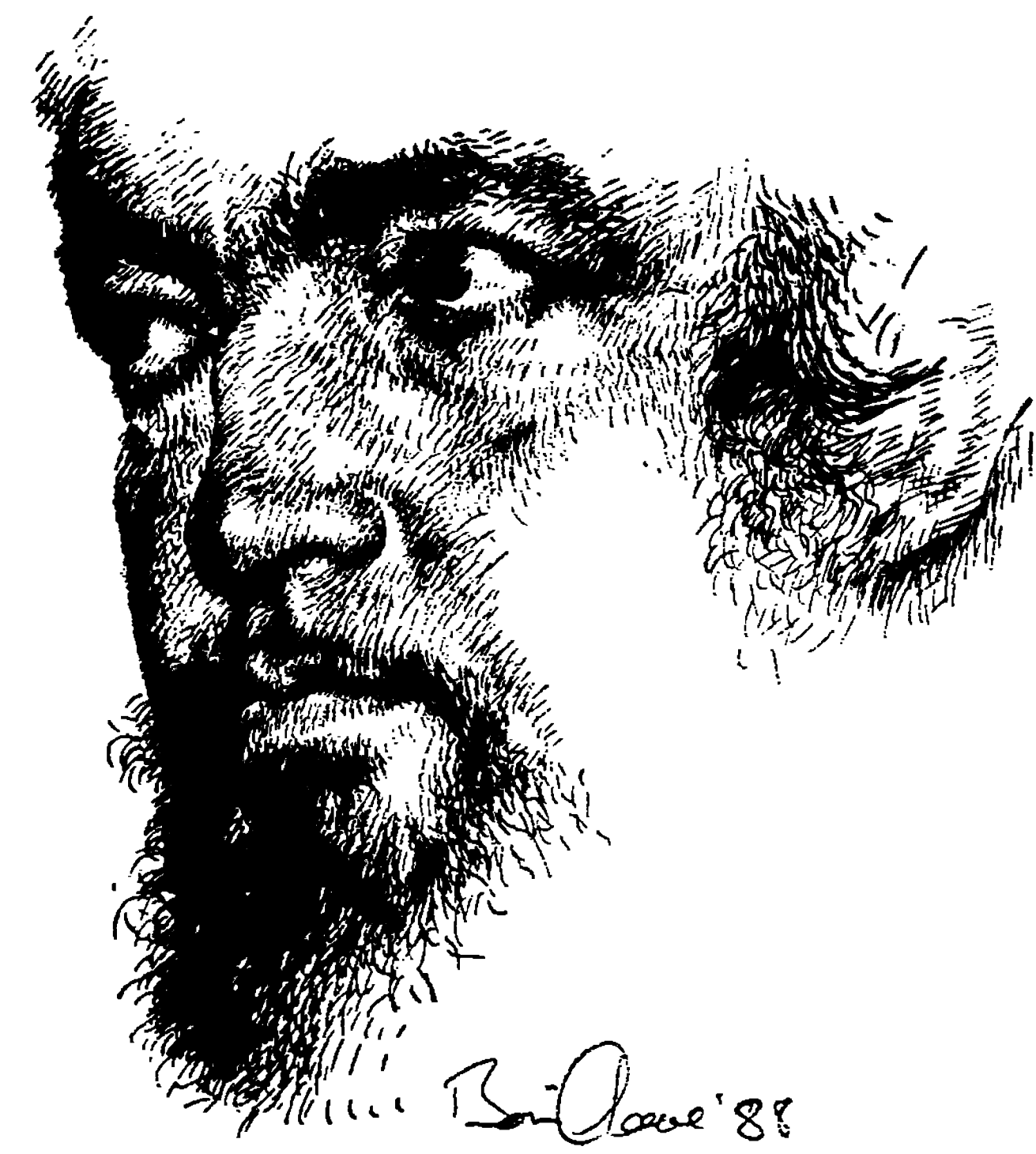
● LETTRES D'AMÉRIQUE LATINE

Les anguilles et les étoiles

EN 1968, Julio Cortazar accomplit un voyage en Inde au cours duquel il visita et photographia longuement l'observatoire de Jaipur, ces immenses et étranges machines de marbre « buvant un flux d'étoiles », conçues et construites en 1740 à la demande de l'un des grands esprits du dix-huitième siècle, le sultan Jai Singh. Le texte qui naquit de cette visite, *La prosa del observatorio*, est enfin traduit — de façon superbe — par Laure Bataillon. Il est accompagné des photographies de Cortazar, remarquablement tirées d'une pellicule de qualité médiocre par le photographe Antonio Galvez.

C'est un livre incantatoire, dédié à la mystérieuse rencontre de phénomènes qui, pour échapper aux règles de la stricte rationalité, n'en participent pas moins d'une structure cohérente, mathématique et poétique, de l'univers, où le mouvement des étoiles et celui des anguilles établissent, par exemple, de troublantes correspondances.

Cortazar, dans cette *Prosa de l'observatoire*, cherche, de toute la force de son lyrisme, de toute la subtilité de ses métaphores, de toute la puissance de son imagination, à échapper au destin de l'homme occidental emprisonné dans les limites de la raison cartésienne, pour s'ouvrir



complètement au mystère du monde : « Je voudrais émerger en un champ de contact que le système qui a fait de moi ce que je suis nie avec force cris et théorèmes... Je sais que Jai Singh était avec nous, du côté de l'anguille traçant son idéogramme planétaire dans l'obscurité qui désole la science et lui fait s'arracher les cheveux. »

P. L.

★ LA PROSE DE L'OBSERVATOIRE, de Julio Cortazar, traduit de l'espagnol par Laure Bataillon, Gallimard, 130 p., 150 F.

L'exploration de Roberto Juarroz

Une tentative passionnée pour réconcilier la poésie et la pensée.

« A QUOI bon des poètes ? », se demandait Hölderlin. « Le poète est celui qui dit les choses essentielles », affirmait Elisabeth Browning. Eluard annonçait, avec un bel optimisme, l'avènement futur de l'évidence poétique : « Toutes les paroles seront sacrées et l'homme, s'étant enfin accordé à la réalité, qui est sienne, n'aura plus qu'à fermer les yeux pour que s'ouvrent les portes du merveilleux... » Et Pierre Jean Jouve notait, mine de rien : « Nous avons aujourd'hui des théoriciens de la Poésie : en général ils ne sont pas poètes. »

Pour Roberto Juarroz, le grand poète argentin dont l'œuvre entière obéit à l'injonction de la *Poésie verticale* (1), la relation décisive, à la fois problématique et féconde, confronte l'espace de la poésie et l'espace de la réalité : « La poésie est une tentative risquée et visionnaire d'accéder à un espace qui a toujours préoccupé et angoissé l'homme : l'espace de l'impossible, qui parfois semble aussi l'espace de l'indicible. »

Toute la quête de Juarroz a été orientée vers cet « impossible ». Son livre *Poésie et Réalité* se présente comme une évocation de cette tension obsessionnelle, vécue

ainsi qu'une pérégrination de son propre destin à travers le langage.

A proprement parler, il ne s'agit pas d'un essai, mais d'une mise à la question d'une expérience intensément éprouvée et qui veut sans cesse donner ses preuves. C'est pourquoi Juarroz mêle des poèmes aux discours : « L'office de la parole est que le monde puisse dire le monde, que le monde puisse dire l'homme. »

La parole : ce corps vers tout. La parole : ces yeux ouverts. »

La réflexion vient en écho, pour faire escorte au poème, jamais pour le réduire ou l'enclôre : « Penser et sentir sont une seule et même chose, comme l'intelligence et l'amour, l'action et la contemplation. L'homme a été obstinément trompé et divisé. Sa capacité d'imaginer, son pouvoir de vision, sa force de contemplation, ont été relégués dans la marge du décoratif et de l'inutile. La poésie et la philosophie se sont séparées à certain moment catastrophique de l'histoire de la pensée. Le destin du poète moderne est de réunir la pensée, le sentiment, l'imagination, l'amour, la création. Et cela comme forme de vie et comme voie d'accès au poème, qui doit façonner cette unité. »

Plus qu'un plaidoyer qui voudrait convaincre, le livre de Roberto Juarroz apparaît comme un viatique pour tous ceux qui entendent ajouter du réel au réel : pour ceux qui savent que « la poésie est beaucoup plus qu'un genre littéraire ou qu'une simple formule ludique ».

Le recueil des dialogues de Juarroz avec Guillermo Boito, qui est paru en même temps, sous le titre de *Poésie et Création*, poursuit, sur un mode plus spontané, la même exploration fervente et lucide. C'est un bonheur rare que d'écouter cette voix qui procède par éclair et qui ne craint ni l'effraction, ni la révélation, ni le mystère.

ANDRÉ VELTER.

★ POÉSIE ET RÉALITÉ, de Roberto Juarroz, traduit de l'espagnol par Jean-Claude Masson, éd. Lettres Vives, 60 p., 69 F.

★ POÉSIE ET CRÉATION, dialogues de Roberto Juarroz avec Guillermo Boito, traduits de l'espagnol par Fernand Verhesen, éd. Unes (B.P. 59, 83490 Le Muy), 156 p., 120 F.

(1) *Poésie verticale*, Fayard, 1980 ; *Quinze Poèmes*, éd. Unes, 1983 ; *Nouvelle Poésie Verticale*, Lettres Vives, 1984 ; *Neuvième Poésie verticale*, éd. Brandes, 1986. Traduction de Roger Munier.

Une mémoire trop lourde

L'enquête de l'Uruguayen Fernando Butazzoni sur une jeune femme victime des tortionnaires d'Argentine

IL est des livres dont on ne parle pas facilement. Le trouble que suscite le roman de l'Uruguayen Fernando Butazzoni coupe court aux commentaires. « Ce livre, précise l'auteur, est le fruit d'une longue obsession. Durant mon voyage en Suède, il y a quelques années, un ami intime me rapporta l'histoire de Julia Flores. Bien que j'aie connu différents témoins des camps d'extermination de l'Argentine de Videla, je n'ai eu de cesse d'en savoir plus sur cette jeune fille, cette Uruguayenne de vingt-cinq ans prise au piège de ce moulin de terreur. J'ai parlé avec bien des gens, lu des lettres et des confessions, respecté quelques silences. Et c'est ainsi que, peu à peu, j'ai écrit ce roman. »

En Suède, donc, un immigré uruguayen, le narrateur, rencontre Julia Flores. Une idylle se noue, pleine de passion et d'illusions, que va ruiner la mémoire, ouverte comme une plaie, de cette jeune femme rescapée d'une usine de mort, le camp militaire de La Perla, près de Cordoba. L'amour ne résiste pas au dégoût de l'horreur, la torture par un capitaine qui s'efforce ensuite de

coups de bâton dans les écuries, les « transferts » quotidiens où sont menés au peloton les condamnés choisis la veille par un responsable.

Le sursis qui, sous les yeux de Julia Flores, a pris fin pour des centaines d'hommes, de femmes, d'adolescents « disparus sans autres renseignements », elle y renoncera de son propre gré, parce qu'il est pire que la mort elle-même. Trop imprégnée de nuit et de brouillard, elle se suicide à Malmö, dans un de ces pays civilisés où l'anéantissement est le privilège du choix démocratique, alors qu'il est imposé à coups de bottes et de slogans dans les régimes militaires.

Le récit, sans pathétique ni indignation, montre avec quelle facilité se délite la frontière entre les valeurs spécifiquement humaines et la rigueur des lois qui les rabaisent en prétendant les élever. Quoi de plus banal que le propos des tortionnaires de La Perla ? Ils ne souhaitent rien tant que d'assurer la grandeur de l'Argentine, éviter l'anarchie au pays, accéder à la promotion puis à la retraite, équilibrer salaire et surcoût de travail, prendre le plaisir à la sauvette et combler ça et

là les insatisfactions de l'amour. Sans l'uniforme, la « gégène » et le fusil qui leur donnent mauvais genre, on les prendrait pour le commun des électeurs plébiscitant la main de fer ou de velours qui gouvernera leur destinée.

Il a suffi d'une armée de parade, sans qualité guerrière, pour faire le ménage en découvrant de la saleté partout. Rien que de très ordinaire, dira-t-on. Cependant, en quelques années, l'ordinaire a cessé de se confondre avec le tolérable. Aucune comptabilité de chambres à gaz n'a le poids d'un savoir tant que pèse encore l'ignorance qu'une seule victime en contient six millions. C'est un constat que Butazzoni a su dresser.

JEAN LESUREL.

★ LE TIGRE ET LA NEIGE, de Fernando Butazzoni, traduit de l'espagnol par René Pons. Éditions de l'Aube (84240, la Tour-d'Aigues), 195 p., 90 F.

— Signalons également les entrées d'Ernesto Sabato avec Carlos Catana, réunis sous le titre *Mes fantômes*. Traduit de l'espagnol par Jean-Marie Saint-Lu et Lucien Mercier. Présentation de Marie-Fugnie de Pourtales. Belfond, 130 p., 88 F.

● LETTRES JAPONAISES

UN ENTRETIEN AVEC RENÉ SIEFFERT, LE TRADUCTEUR

« Le Dit du Genji » : un fleuve sans fin

« Quelle originalité présente la seconde moitié du *Dit du Genji* par rapport à la première ?

— On peut distinguer plusieurs cycles qui diffèrent d'une manière sensible, non seulement par le contenu, ou les personnages qui tour à tour occupent le devant de la scène, mais par le style même. Celui-ci évolue, en effet, dans le sens d'une complexité, d'une ampleur et d'une subtilité croissantes. Cela, me semble-t-il, ne fait que traduire la maîtrise, la sûreté de main acquises par l'auteur. Jusqu'au livre 33, avec lequel s'achève la première partie, il s'agit d'une sorte de biographie amoureuse et politique du Genji. Puis un autre récit va commencer, qui se poursuivra jusqu'au livre 54. Les dix derniers livres forment une sorte de « roman dans le roman » que l'on pourrait presque lire indépendamment : il s'agit là, à mon sens, du roman psychologique le plus étonnant, par sa subtilité et sa pénétration, qui ait jamais été écrit dans aucune langue.

« Une histoire très différente de celles qui précèdent, toute en demi-teinte, imprégnée d'une insondable mélancolie qui se termine sur une phrase grammaticalement incomplète, que je rends par des points de suspension. Ultime effet de l'art ou mort inopinée de l'auteur ? Peu importe. Le récit, dans son ensemble, est pareil au fleuve sans fin qu'est l'histoire des hommes, semblables et interchangeable sans jamais être identiques, à l'image des gouttes d'eau qui composent ce même fleuve, comme l'a dit admirablement Kamo no Chomei dans ses *Notes de l'ermitage*, au treizième siècle. Cette opposition entre l'immuable et le « fluant » étant l'un des principes majeurs de l'esthétique japonaise.

— Le *Dit du Genji* peut-il être considéré comme un document de valeur historique ?



Torii Kiyonobu : Scène galante.

— A l'arrière-plan des épisodes, toute une société courtoise revit sous nos yeux. Mais la psychologie, les comportements, sont certainement ceux des contemporains de l'auteur, qui en a saisi les traits sur le vif. Il y a une vérité psychologique incontestable du récit. Ainsi Murasaki décrit-elle, avec une finesse inimitable, les conséquences de certaines réalités historiques : elle montre, par exemple, les formes particulières que revêt la jalousie dans une société polygame où la notion de mariage telle que nous l'entendons en Occident est absente, mais s'inscrit dans un système d'union politique sur quoi repose le pouvoir de l'ambitieuse famille des Fujiwara. Si la vie amoureuse à la cour était relativement libre, elle était limitée par les exigences de réputation. Il me semble que l'un des prodiges de cet ouvrage est de nous faire comprendre, à un millénaire de distance, les pensées et les sentiments les plus intimes des personnages, bref, leur vision du monde.

— L'auteur manipule environ trois cents personnages sur trois générations. Cela doit poser des problèmes énormes au traducteur ?

— Pendant vingt ans, j'ai reculé devant la traduction du *Genji*. L'expérience est éprouvante. Voilà une femme qui se met en scène elle-même, introduit une sorte de complicité avec le lecteur à travers des apartés et dépeint ses personnages avec une extrême sensibilité, mais en les tenant à une certaine distance... Et le tout dans un style qui ressemble à une musique légère... Il faut en quelque sorte entrer dans l'esprit de l'auteur. J'ai procédé en lisant de longs passages et en relevant les mots inconnus ou les obscurités. Puis, peu à peu, des fragments de phrases se constituaient en français, et je me mettais à écrire presque sans rature. J'enregistrais, puis j'écoutais le texte à la main pour vérifier si le rythme coulait bien. En traduisant, j'ai été obligé de choisir un style afin d'obtenir une certaine homogénéité. J'ai pris finalement Saint-Simon pour modèle, car il a décrit un milieu du même type : un monde fermé avec ses canons, ses ragots, ses intrigues.

« En outre, je me suis efforcé de franciser le vocabulaire. Certains mots sont intraduisibles (noms de plantes, de couleurs, de vêtements, d'ustensiles : il fallait trouver des solutions tenant compte de la nature de l'œuvre et du public auquel je destinais ce travail. J'ai donc choisi des équivalents approximatifs plutôt que d'alourdir le texte de mots japonais qui n'auraient rien ajouté à sa compréhension. J'ai tenté aussi de transposer les termes qui, en japonais, et singulièrement dans la poésie et dans le langage des femmes de Heian, permettent de jouer sur une gamme étendue de nuances. Enfin, je me suis astreint à respecter scrupuleusement le mouvement de la phrase, le rythme souvent complexe et toujours oratoire d'un texte qui était destiné à être lu à haute voix.

— Que retirez-vous de cette « relation » suivie avec Dame Murasaki ?

— Le souvenir d'une présence de tous les instants, obsédante et parfois pesante, mais d'une fascination aussi, une sorte d'envoûtement, de possession dont il est difficile de se détacher. Après avoir achevé la première partie, j'avais, d'ailleurs, été tenté de rompre, et la brouille a duré des années...

Propos recueillis par PHILIPPE PONS.

La vie de cour dans l'ancien Japon

(Suite de la page 9.)

Si, à près de mille ans de distance, le *Dit du Genji* demeure si cher aux Japonais, c'est surtout qu'il reflète une sensibilité diffuse, mais non moins prégnante, qui constitue l'une des trames de leur culture : le sentiment de l'universelle impermanence de ce monde et de la vanité ultime de toute expérience humaine. Ce sentiment, qu'ils rendent parfois par l'expression *mono no aware* (la beauté poignante de la fragilité des choses), est peut-être moins contradictoire qu'on ne le pense avec le dynamisme de leur société : comme les hindouistes, les Japonais sont pénétrés de l'idée de néant, mais à la différence de ceux-ci qui s'immobilisent dans leur refus, les Japonais semblent avoir découvert dans l'impermanence du monde une force mobilisatrice.

La cour de Heian prisait le cérémonial, le faste, l'élégance et une mélancolie qui n'est sans doute pas étrangère à l'influence du bouddhisme, pour lequel le monde est un lieu de souffrance. Un sentiment que l'on retrouvera sous une autre forme à l'époque Edo (1603-

1868) avec la notion d'*ukiyo* (le monde flottant). Le *Genji*, en apparence un parfait séducteur, volage et frivole, est souvent assailli par cette mélancolie lorsque les images du plaisir s'évanouissent ; il restera d'ailleurs la proie d'un tourment secret.

La seconde partie de l'ouvrage, pour laquelle René Sieffert a introduit le sous-titre d'*Impermanence* (la première comportant celui de « *Magnificence* » et s'achevant sur une sorte d'apothéose du *Genji*), est empreinte de cette coloration pessimiste : le temps passe inexorablement, écrasant les héros, qui cherchent en vain à conjurer cette impermanence à laquelle nul ne peut se soustraire, ni par l'ambition ni par l'amour, et qui fait toute l'intensité psychologique d'une œuvre sans égale.

Ph. P.

★ LE DIT DU GENJI, de Murasaki Shikibu, traduit du japonais par René Sieffert, tome I : *Magnificence*, tome II : *Impermanence*. Presses orientalistes de France. Les deux volumes sous emboîtement, 695 F.

Autres parutions

● *Masque de femme*, de Fumiko Enchi. Une variation moderne sur les masques du théâtre nô par une romancière, née en 1905, qui a adapté le *Roman de Genji*. Traduction de René de Cécatty et Ryōji Nakamura. Gallimard, 148 p., 88 F.

● *Des Japonaises*. Un ouvrage collectif sur les Japonaises des années 80, leur manière de vivre à la fois les bouleversements de l'époque et la fidélité au passé. Traduction de Hideko Fukamoto et Catherine Pigeaire. Des femmes, 238 p., 105 F.

● *Vie d'une amie de la volupté*, de Ihara Saikaku. Par un romancier du dix-septième siècle, l'autobiographie d'une vieille femme qui avait cru à la liberté de l'amour. Le livre a été publié pour la première fois en France en 1975. Traduction, préface et notes de Georges Bonmarchand. Gallimard/UNESCO,

« Connaissance de l'Orient », 246 p., 38 F.

● *La Sumida*, de Nagai Kafu. Une autre réédition importante. Un roman du début du siècle par un des auteurs les plus marquants de la génération de Meiji. Traduction, préface et commentaires de Pierre Faure. Gallimard/UNESCO, « Connaissance de l'Orient », 158 p., 33 F.

● *La Mort en été*, de Yukio Mishima. Dix nouvelles pour un portrait du Japon moderne. La première parution en France date de 1983. Traduit de l'anglais par Dominique Aury. Gallimard, « Folio », 308 p.

● *Voyageur de la cité flottante*, de John David Marley. Un regard britannique sur les mœurs japonaises. Traduit de l'anglais par Michel Waldberg. Denoël, 332 p., 148 F.

● *Colère, sexe, rire*, de Pierre Lévêque. Quand un universitaire helléniste étudie la mythologie nipponne. Les Belles Lettres, 120 p., 85 F.

● *Le Démon du nô*, de Nobuko Albery. Exilée de son pays natal depuis les années 60, Nobuko Albery retrace dans ce roman la gestation du célèbre théâtre aux quatorzième et quinzième siècles. Traduit de l'anglais par Suzanne Mayoux. Gallimard, 356 p., 128 F.

● *Le Maître ou le tournoi de go*, de Yasunari Kawabata. La réédition d'un très beau livre sur le démon du jeu. Traduit du japonais par Sylvie Regnault-Gatier. Le Livre de poche, « Biblio », 158 p.

● *Scandale*, de Shūsaku Endō. Né à Tokyo en 1923, Shūsaku Endō met en scène un romancier qui enquête sur son double. Traduit du japonais par Catherine Ancelot. Stock, 286 p., 110 F.